

Petr Král

Enquête sur les lieux

(extrait)

Ce qui trouble dans les lieux, bien sûr, c'est déjà la difficulté de tracer leurs frontières. Quelles sont les limites d'un gîte ou d'un domaine, à partir de quel seuil quittent ceux-ci l'espace environnant pour se replier sur leur intimité ; par quelle porte de sortie, aussi bien, prennent-ils à nouveau congé d'eux-mêmes ? Un flottement perfide nous les dérobe jusque dans leur propre cadre, la respiration qui distingue les décors des plus extravagants palais – ainsi la flamboyante église du dément architecte catalan – s'évanouit tout d'un coup, à être examinée de près, pour nous laisser seuls avec une pièce de maçonnerie quelconque, soudain sourde et sans vie. La cellule la plus close s'entrouvre déjà, en revanche, dans le bruit des pas que le retour du prisonnier fait résonner dans le couloir qui y conduit, tout comme on entre dans la mansarde dès que, au seuil des combles, on longe la porte entrebâillée de l'ascenseur. De même que la vue sur les environs qu'offrent ses fenêtres, à l'intérieur, le chemin par où on rejoint une résidence en fait partie et mêle d'avance ses contours à ceux de la demeure, dessine et détermine sa forme d'un trait de plus en plus sûr, à mesure qu'on s'en approche.

Encore faudrait-il savoir depuis quand, et à partir de quel horizon ; le train qu'on a pris pour venir ici fut-il celui de ce matin, de la veille ? Ou celui où l'on est monté il y a un quart de siècle ? Depuis toujours, lui semble-t-il, chaque rue ou maison qui lui fait soudain signe est déjà le rappel d'une autre et de l'excitation qu'il y avait sentie jadis – et peut-être seulement parce qu'elle fut le théâtre d'un événement, oublié depuis. Le décor dut pourtant y être pour quelque chose, qui l'a marqué si durablement, son retour à travers le nouveau lieu suffit à le troubler, au point de devenir un événement lui-même. Alors qu'elle avance de bar en hôtel et de parking en terrain de golf, d'un office de soir strié d'ombres de jalousies aux allées d'un quartier résidentiel endormi, une intrigue policière renforce autant la magie de ces décors qu'elle y puise l'attrait de ses propres kidnappings et meurtres. Le fond de l'affaire, c'est sûr, ne s'en dérobe que mieux à chaque pas. L'histoire ne fait-elle que révéler le mystère propre des lieux, est-ce elle, au contraire, qui les en charge ? Désire-t-on une femme pour ce qu'elle cache sous la jupe ou par espoir de la toucher, elle et son être secret, dans l'obscur joyau ?

C'est comme l'histoire du bibi et de la vitre, tiens. À regarder, jadis, un western écrasé de chaleur et dérivant lentement parmi les maisons en planches d'un village de Far-West, comme dans un labyrinthe aride, il s'est senti soudain chez lui alors qu'un des malfrats, au cœur du silence, cassait la vitrine d'une modiste pour y pêcher un petit chapeau de femme, coquettement perché sur un bâtonnet. En plein désert, il crut alors palper comme un noyau solide, le bibi jailli du trou dans la vitre suffit à donner corps à un monde singulier. Mais qu'est-ce qui le touchait, au juste : la brutalité du geste (et du drame qu'il ne tarderait pas à déclencher), la féminité du bibi et sa fragilité précision de bijoux, les planches et la poussière du fantomatique village soudain comme réveillées

– et révélées – par la casse ? Le monde qu’il a vu surgir semble n’avoir pour « substance » que le bref croisement de ces trois éléments, simple soupir de bibi et de vitre vite évanoui sur fond de désert.

Encore ce soupir lui-même ne fut-il que l’écho d’un autre, d’une image de bande dessinée où, enfant, il eut vu un héros brandir à sa fenêtre une tige surmontée d’un feutre, pour provoquer le tir d’un ennemi embusqué. Alors même que le chapeau, sur le dessin suivant, s’affaissait pauvrement sous les balles, il devenait inoubliable grâce aux seuls traits brisés et frémissants dont – pour plus d’effet – le dessinateur l’avait revêtu, comme d’une ultime parure. Ce qui l’attire – et ce qu’il cherche à ériger en substance – est au fond un pur glissement, une suite d’échos et de déplacements furtifs : une histoire de cow-boys ramenée à ses seules emblèmes – chapeau, tige de bois, vitre – puis retrouvée brièvement au milieu d’une autre, sous le frisson d’un bibi et d’une vitrine de modiste.

Ses lieux d’élection sont pareillement ambigus et hybrides, cachent les mêmes flottements sous leur feinte immobilité. Dans l’enfance, déjà, le grenier l’attirait comme un living déplacé, les tanières qu’il s’aménageait sur les terres des adultes devaient le faire glisser hors de celles-ci, vers des boudoirs inexplorés. Ce qui lui rend proche un lieu est la lueur d’un lieu lointain dont il reflète le mirage, Chicago au cœur de Carlsbad et salon au fond d’un lac. Une devanture ne l’attire jamais autant que si elle abrite de frissonnantes tentures de pluie – comme dans le fameux vers de S. –, les boutiques les plus tentantes sont celles qu’il voit éclore trompeusement à l’intérieur d’autres, bar émergeant sous les flacons irisés d’une parfumerie ou librairie en germe dans les bûches rangées sur les étagères d’un marchand de bois. La fameuse métamorphose qu’il attend des lieux est peut-être toute dans ce bref affleurement d’une identité fictive, ses lavatories elles-mêmes, plus que réserves d’un réel radicalement condensé, l’ont sans doute séduit comme de fugitifs mirages d’habitations.

Le plaisir qu’il éprouve au cinéma est celui d’un double déplacement, la salle se change autant en bateau qui l’emmène en voyage que l’écran lui ouvre l’accès de demeures et d’espaces distants, à l’écart des incertitudes du jour ; au théâtre, il jouit semblablement de pouvoir habiter une heure ou deux de fantomatiques salons surgis sur la scène, à entrer avec les acteurs par leurs portes tremblantes et se réchauffer comme eux près des cheminées qui s’embrasent d’une pâle rougeur sans flamme. Partout où il va, il cherche à débusquer d’autres lieux que le décor présent suggère secrètement, les allées des cimetières lui deviennent des *corso* déserts, dans les parcs s’ouvrent des terrains de chasse méconnus. Le Musée ou l’Opéra nocturnes se muent en silencieuses usines où la lumière qui inonde parfois les salles, en pleine nuit, semble trahir un affairément continu autour d’obscurs travaux, les grands magasins se transforment autant, la nuit, en musées où des costumes vides s’exhibent seuls sous la garde de lunatiques mannequins d’étalage. Dans les appartements visités, il s’obstine au moins à déplacer les colloques des salons vers les cuisines et les salles d’eau – comme vers des parloirs ignorés –, de même qu’il aime étendre ses conversations de brasserie aux toilettes de l’établissement. Tout cela ne semble pourtant pas lui suffire, il pousse la manie jusqu’à imaginer une « boum » dans un taxi ou dans une cabine d’ascenseur, une réunion de cinéphiles, devant les clignotements d’un écran accroché dans un grenier, parmi des tas de foin séché ; avec un ami, il projette d’installer un théâtre dans un hangar de pompiers. Le charme qu’il reconnaît aux lieux, à tout prendre, n’est que celui de leur rencontre avec ceux qu’il y appelle d’autres horizons, pour les faire surgir dans le décor comme dans une boule de cristal.

Une figure, cependant, se détache parmi ses mirages hybrides : celle d'une *demeure flottante*. Rien ne l'excite comme de voir se déplacer une habitation, pour s'introduire subrepticement dans un espace étranger. Les banals locaux des commerces et des estaminets, les salles d'attente chez les couturiers ou les dentistes, les chambres-témoins exposées dans les magasins de meubles le troublent déjà par cet aspect d'habitats expatriés, en transit dans d'impersonnels lieux de passage. Les hôtels ne le déconcertent pas moins, avec leurs chambres et boudoirs de théâtre loués pour des représentations privées, leur étrangeté et leur prestige vont encore grandir quand il aura appris que certains aventuriers y séjournent en permanence, comme dans une vraie demeure. Il est autant intrigué – et concerné – de découvrir qu'on puisse habiter une roulotte ou une péniche, la vue de wagons ou de trams hors d'usage que ses compatriotes installent dans leurs jardins de banlieue, en guise de pavillons, le fait d'emblée partir à leur bord pour une expédition décisive. Il ne s'arrêtera plus, n'en finira pas de flairer une demeure possible dans tout ce qui, de près ou de loin, y ressemble ; guérites et kiosques des squares, coupes d'observatoire et stands de tir au fond garni de maigres pipes en plâtre et d'austères cibles de carton, cabines de footballeurs en détresse au bord d'un terrain désert, toute cabane ou niche peut accueillir le germe d'une maison et le faire éclore entre ses parois, jusqu'à se confondre avec elle. On sait qu'il pousse le vice jusqu'à soupçonner l'existence de chambres cachées à l'intérieur des murs, déjà prêt à y deviner des transports secrets au moindre craquement. Chacune de ses maisons en puissance n'en est pourtant une qu'à moitié, la demeure qui affleure dans un décor étranger distrait aussi celui-ci de lui-même, tout comme à son tour elle semble vouloir se distraire par cette visite. Rien n'est certes troublant comme le fait qu'on n'habite pas une serre ; rien, sinon l'idée qu'on puisse vraiment l'habiter.

(Les chambres des musées et des châteaux, déjà, permettaient d'entrevoir l'astuce. Tout en les parcourant des yeux, bien sûr, on était aussi tenté de se laisser enfermer avec elles puis, faisant fi du cordon protecteur, s'y glisser et les habiter quand même un peu, y passer la nuit à lire un vieux volume ou à fêter un anniversaire oublié. On savait cependant que par ce viol du décor, on n'accomplirait qu'une conquête fantôme, pas plus réelle que lui-même ; le salon occupé pour de bon ne serait plus qu'un pauvre parent de celui qui en donnait l'envie, on se retrouverait dans une pièce parmi d'autres au lieu de celle qui, derrière le cordon, nous attirait tant de s'offrir et se refuser du même élan.)

L'image de cette rue qu'il retrouve sur une affiche de réclame, après l'avoir visitée en rêve (il en découvre des répliques jusque sur des toiles célèbres), voici qui ne propose d'habiter qu'une résidence de plein air, ouverte aux quatre vents. Tout au long de la chaussée assombrie sous un ciel de soir, entre chien et loup, seuls de grands *meubles* de la taille d'une maison s'élèvent au bord des trottoirs, à la place des bâtiments et des commerces ; la rue est un couloir en exil, l'hirondelle égarée par la tombée du jour relie d'un trait les crédences et les penderies au ciel calciné. Hybride entre tous, le décor efface jusqu'aux frontières entre le dedans et le dehors, en lieu à la fois clos et livré. Autant qu'ils lui figurent, sans doute, la chance d'être en même temps protégé et disponible, sans attaches, les meubles de rue semblent traduire la vieille crainte humaine de découvrir nos tanières chassées hors de leur intimité, expulsées de nouveau vers l'étrangeté contre laquelle elles furent bâties. La rue, en plein crépuscule, n'en est pas moins comme aimantée par ses pâles lueurs, sa détresse même attire vers elle comme un appel.

Des *abris impossibles*, voilà à quoi il semble s'accrocher. C'est aussi ce qui l'excite dans la maison des castors, cette hutte en feuilles et branches cassées que les animaux

se bâtissent en pleine rivière et qui, jadis, le frappa dans une autre bande dessinée, dont les deux héros se cachent dans une maison de castor pour échapper aux poursuivants. Malgré le « plancher » peu sûr qui, sous la coupole de ramures, retient à peine les intrus au ras du torrent¹, il ressent la visite des héros chez les castors comme un rare privilège, se disant qu'il n'aura de cesse avant d'occuper lui-même, un jour, une maison pareille. En attendant, il retrouvera le vertige que la hutte lui fit éprouver grâce à une autre demeure fantôme, surgie cette fois en face comme en plein cauchemar : l'immeuble éventré par un bombardement, qu'il survole avec la caméra d'un documentaire sur la fin de la guerre et où il croit reconnaître, parmi les décombres, des pans entiers de chambres et de cuisines garnis toujours de leurs meubles et ustensiles, et jusqu'aux sombres bâtons de salami pendus au mur d'un garde-manger. Alors que le souvenir de l'intimité domestique y reste conservé, intact, dans ses marques les plus familières, l'abri qui l'avait protégée dévoile sa précarité et la persistance de la menace qu'il cherchait en vain à conjurer ; la salle de cinéma elle-même, comme à rebours de celle qu'il rêvait d'installer chez lui, dans sa résidence idéale, s'ouvre toute béante à l'étendue venteuse du monde, à son inhospitalité et étrangeté.

En même temps que le glas annonçant le naufrage d'un ordre révolu, la maison bombardée fait pourtant à son tour entendre comme un signal de départ ; la destruction, à l'instar des lieux désaffectés de Pilsen, la fait aussi mieux respirer, la rendant disponible pour une vie plus vaste. Les barricades qu'il traversait dans les bras de sa mère, alors qu'ils s'enfuyaient de la maison à l'annonce des ultimes combats dans la capitale, le remplissaient déjà autant d'effroi que d'étonnement, au vu des buffets ou de portemanteaux hagards qui s'y dressaient, parmi de rugueux blocs de pavés. D'emblée, ces meubles dépaysés révélaient comme une vérité occulte, se montraient plus complices que ceux de la maison et l'invitaient à partager la rue avec eux, comme une fraîche demeure de castor. Déjà il ne semble faire confiance qu'aux abris qui avouent leur fragilité, les lieux seraient à ses yeux d'autant plus vrais qu'ils devraient affronter la destruction et s'affirmer contre ses assauts. Peut-être pressent-il même d'avance le jour où, convoqué chez un dentiste, il se retrouvera dans le hall de son premier appartement – celui-là même qu'ils ont fui pendant les combats – changé désormais, du plus intime des décors, en une anonyme salle d'attente aux murs nus...

Avec leurs meubles sortis en pleine rue et leurs murs sans toit où les saucissons pendent comme dans une réplique adulte de son vieux jouet, la maquette d'une épicerie miniature, les abris ambigus et défaits lui suggèrent une possibilité d'habiter la menace même, de rejoindre l'hostilité du monde sans pour autant quitter tout à fait la chambre d'enfant et ses trésors. Sa vraie maison idéale serait à fonder sur l'absence de toutes fondations solides, percée de portes battant à tout instant – entre vie et mort – comme celles d'un cimetière de banlieue et surmontée d'un toit que, pour toute observatoire, soulè-

1. Le contraste entre l'accueillant aspect de la hutte et l'inconfort de son intérieur, entre l'idée de l'abri qu'elle semble promettre et la difficulté qu'elle a de l'offrir vraiment, à cause de son angoissante fragilité, est sans doute son principal attrait. En ce sens, certaines piscines municipales du début du XX^e siècle sont des maisons de castor géantes, pareillement intrigantes pour à la fois attirer et repousser. Leur architecture, sobrement fonctionnelle mais subtilement articulée – leur revêtement carrelé et leurs colonnettes, leurs guichets à arcade, escaliers de navire et paliers circulaires – semble permettre un séjour prolongé où l'exploration des lieux prendrait l'aspect d'une fête permanente, aux ressources renouvelables à perte de vue à l'image du labyrinthe emboîtement de pièces et de salles ; à l'intérieur, une fois entré, on ne connaît pourtant que d'humiliants rituels où on cherche en vain à se protéger, nu et grelottant, contre les courants d'air, une foule hurlante, une eau froide et chlorée qui, du grand bassin aux vestiaires, se répand à travers le décor et en efface toute idée d'intimité. Il n'en suffit pas moins de se retrouver dehors pour se remettre à rêver d'on ne sait quelle *vraie* visite du bâtiment, qu'on y ferait en pleine nuit, avec quelques fêtards et sans avoir à enlever les smokings et les robes chargés des effluves du bar qu'on viendrait de quitter...

verait le bref soupir d'un dôme de feuillage. L'intimité de la résidence ne ferait qu'un avec l'étrangeté à la fois acceptée et déjouée, retournée vers l'extérieur par ce consentement même, l'abri qu'il y trouverait serait sûr du seul doute renouvelé sur sa solidité et la possibilité de s'y installer. Il ne s'y isolerait, en d'autres mots, qu'entre de frémissantes parois faites des fils croisés de forces propices et hostiles, du familier et de l'étranger. Le héros de *Casablanca*, aussi bien, n'est jamais autant chez lui que quand, paré de sa veste d'échanson neigeuse, il visite en cachette la pénombre et le luxe trompeur d'un bar clos, aux vitres inlassablement fouettées par le phare d'un mirador et son faisceau tournant. Le tailleur qui habite le mieux son salon est de même celui, se dit-il, qui sort avec le client dans la rue pour retoucher son costume en marchant, au cours d'une promenade.

Pour remédier à l'insécurité des abris, il n'aurait à son tour qu'à les entraîner dans ses déplacements, à élire et habiter des maisons elles-mêmes mobiles comme un train en marche. Est-on jamais mieux protégé qu'en voyage ? Le flottement et la relativité des demeures les rendent aussi plus rassurantes, tout comme le tangage d'un bateau efface lui-même la menace qu'il révèle. Après avoir hanté des refuges fuyants à distance, il lui reste encore, c'est vrai, à faire leur connaissance.